

montés dans leur petit lit, avaient jase quelque temps ; on les avait entendus se disputer, faire des échanges : “ Je te prêterai ma poupée . . . Tu me prêteras ton pantin . . .

— Mais dormez donc ! disait la mère d’une voix étouffée.

— Maman, quand le petit Noël viendra, tu nous réveilleras, pas vrai ?

— Oui, oui, mais dormez d’abord.”

Maintenant, le gazouillement était éteint. Ils reposaient dans les bras l’un de l’autre ; leurs cheveux se touchaient ; leur haleine se mêlait. Tout en travaillant la mère regardait ces deux jolies têtes blondes qu’éclairait un vague sourire. Puis, son regard allait du lit au fond de l’âtre, et quand elle apercevait les deux petits sabots, l’aiguille courait plus fièvreusement que jamais.

Enfin, voilà la dernière fleur de la broderie achevée. Jeanne saisit son châle, court au magasin . . . Il est temps encore ! Dès le tournant de la rue, elle aperçoit la devanture ouverte, l’étalage éblouissant de lumière, avec les commis qui vont et viennent . . . Elle entre essoufflée et radieuse . . . On l’arrête d’un geste : il est trop tard !

Le patron est bien là, le caissier aussi, tous les employés, mais ce n’est plus l’heure où l’on reçoit l’ouvrage ; demain est grande fête ; qu’elle repasse le jour d’après.

— Cela m’aurait pourtant rendu grand service, dit Jeanne d’une voix étranglée.

Comme on est très affairée, on ne l’écoute même pas. Elle sort à pas lents, reste contre la porte, veut entrer . . . puis, reprenant machinalement sa route, s’arrête devant un bazar tout rempli de jouets.